

11. L'étreinte de Dieu

En méditant avec Palestrina sur le psaume 41, nous avons abordé certains thèmes fondamentaux pour la vérité de notre vie en Christ, dont j'ai retrouvés l'expression également dans les trois phrases de l'église de Chau Son Nord : le désir, l'épanouissement de l'âme face au « TU » de Dieu pour lequel elle a été créée, c'est-à-dire dans l'expérience de l'étreinte de Dieu, et enfin l'expérience que c'est précisément ce cheminement qui nous conduit à un repos surprenant et partagé qui crée entre tous une harmonie parfaite. Trouver ensemble l'épanouissement du cœur en Dieu accomplit la communion fraternelle entre nous. Être avec Jésus, c'est le paradis, un paradis de communion fraternelle et universelle.

C'est le parcours que saint Benoît a traduit dans le cheminement de la vie monastique cénobitique qui commence lorsque Dieu cherche un homme désireux de vie et de bonheur (cf. RB Prol 14-15 ; Ps 33,13), qui passe par l'humilité fraternelle où « le cœur se dilate et l'on court dans la voie des commandements de Dieu » (RB Prol. 49), et s'accomplit lorsque nous sommes tous ensemble conduits par le Christ à la vie éternelle (cf. RB 72,12).

Lorsqu'on ne vit pas la vie chrétienne et monastique avec cette intensité, elle devient un chemin dénué de sens qui n'accompagne pas notre humanité vers la plénitude de vie avec le Christ et en Christ pour laquelle Il est mort sur la croix et est ressuscité. Vivre intensément notre vocation ne signifie pas la vivre parfaitement, comme des « santi subito », mais la vivre dans la vérité, y compris la vérité de notre fragilité et de notre péché.

Quand l'âme, c'est-à-dire le cœur, le « je », rencontre le Christ et trouve en Lui le repos, un repos qui emplit de sens et de paix toute la vie et tous les aspects de la vie, elle voit que ce « *Te Deus* – Toi, ô Dieu » qui la comble dans son accomplissement est une étreinte, un sentiment d'appartenance aux dimensions surprenantes.

L'étreinte est l'expression de la charité de Dieu à notre égard. Une étreinte aux dimensions surprenantes, surprenantes précisément parce qu'elle englobe toute la vie. Chacun aspirait à un accomplissement qui le libérerait des épreuves, de la maladie, de la fatigue, des misères, des hostilités, des antipathies, de l'ennui ; un accomplissement donc qui nous permettrait de fuir tout cela, de le laisser derrière nous ; et voilà que, dans l'expérience de cet accomplissement, tout est compris, tout est embrassé, c'est-à-dire que tout trouve son accomplissement dans l'appartenance au Seigneur. Surtout, toutes les relations sont embrassées, même les plus négatives, les plus épuisantes, les plus odieuses ; même celles dans lesquelles nous sommes nous-mêmes négatifs, épuisants et odieux. Et nous nous rendons compte que c'est précisément de cela dont nous avons besoin, de cette charité, de cette charité de Dieu qui devient nôtre dans son étreinte. Nous découvrons que nous n'avons pas besoin de fuir quoi que ce soit, mais de trouver l'étreinte suffisamment large, suffisamment ouverte, suffisamment magnifique, suffisamment magnifiante, pour embrasser tout et tous, tout en nous et tout en chacun. Nous avons besoin d'un élargissement du cœur, d'une capacité à magnifier, littéralement : à rendre grand, ce que notre âme désirait mais ne pouvait s'accorder à elle-même. La surprise, c'est qu'en étant étreinte par Dieu et en étreignant Dieu, l'âme étreint tout et tous. Mais elle en devient capable

parce qu'elle apprend cette étreinte universelle en se laissant étreindre par le Seigneur.

Comment un enfant apprend-il à embrasser ? En se laissant embrasser par sa maman et son papa. Observant de tout petits enfants qui veulent embrasser un autre enfant me fait toujours sourire. On voit bien que le geste n'est pas encore assuré, mesuré, proportionné. Ils ne savent pas où mettre leurs mains, où poser leur tête, s'ils doivent serrer fort ou doucement. Ils s'essaient avec maladresse à une expérience dont ils sont les objets, qu'ils vivent parfaitement lorsqu'ils sont pris dans les bras de leurs parents, de leurs grands-parents ou de leurs frères et sœurs aînés. J'ai toujours en tête l'image d'un petit garçon que j'ai rencontré au milieu d'une campagne pauvre en Érythrée. Il devait avoir environ douze ans. Il tenait dans ses bras son petit frère âgé peut-être de trois ans et le faisait avec une tendresse, un amour et une fierté devant lesquels je me suis dit : « Ah, si dans nos communautés, nous savions nous aimer ainsi, nous embrasser ainsi, si nous avions cette attention tendre et mûre les uns envers les autres ! »

Je disais qu'un enfant fait l'expérience parfaite de l'étreinte de ses parents. L'étreinte d'une maman envers son enfant est toujours parfaite, humainement parfaite, dès le premier jour, il ne manque rien, elle est d'un naturel absolu. L'enfant pressent intuitivement qu'il est appelé à répondre à cette expérience, qu'il est appelé à se l'approprier, car il veut *naturellement* devenir comme sa maman, comme son papa ; il pressent que sa croissance doit suivre les traces de cette appartenance et donc de l'étreinte qui l'exprime. Mais lorsqu'il se met à embrasser les autres enfants, il le fait avec une certaine maladresse, avec des gestes inappropriés, il met son petit doigt dans l'œil de l'autre enfant ou le serre trop fort et lui fait mal, ou encore se cogne la tête contre celle de l'autre ou son petit nez contre le petit nez de l'autre. D'un côté, il hésite et, en même temps, il est trop impétueux. En somme, il a besoin de s'exercer jusqu'à l'assimilation d'un geste, d'une relation, d'une manière d'être qui le constitue déjà passivement, qui est déjà la plénitude passive de son être, afin que cela devienne son visage, son geste, sa relation aux autres.

Cela vaut pour toute notre croissance humaine, spirituelle et vocationnelle : il faut que ce qui nous constitue de manière passive et objective, ce que nous recevons gratuitement, devienne une constitution active et subjective de notre personne. Il faut surtout que le geste, par lequel Dieu nous façonne, devienne la forme libre de notre expression personnelle. En d'autres termes, il faut que le regard aimant de Dieu sur nous, ce regard qui nous crée, qui nous façonne, qui nous fait exister à chaque instant et pour l'éternité, devienne le regard aimant de notre cœur vers Dieu et vers les autres. L'homme trouve la vérité sur lui-même lorsqu'il lève les yeux vers le regard du Seigneur pour se découvrir aimé et pardonné et appelé à aimer Dieu et à pardonner son prochain. Car en contemplant le regard bienveillant du Père, chacun de nous voit non seulement qu'il est aimé et pardonné, mais aussi que Dieu aime et pardonne tous les hommes. On ne peut lever les yeux vers le visage de Dieu sans se sentir appelé à aimer tout le monde de son même amour. C'est l'instrument des bonnes œuvres du chapitre 4 de la Règle de saint Benoît qui, si nous l'observions véritablement, changerait le monde : « Par amour du Christ, prier pour ses ennemis » (RB 4,72).